

Bibliothèque Multimédia
du Grand Guéret

JOUHANDEAU ET SES AMIS



du 16 juin au 29 août 2026

*« Oui, je suis né à Guéret, je m'en félicite
et malgré les avanies dont mes compatriotes
m'ont abreuvé, je reste inébranlablement
attaché à Chaminadour, à ses rues, à ses places,
à ses maisons, à ses habitants qui me rappellent
mon enfance. »*

Journaliers, Éditions Gallimard, 1961.

Illustration de couverture, Marcel Jouhandeau en 1925, DR.

© Carnets de Chaminadour pour les textes.

Mon grand-oncle Marcel Jouhandeau est mort le 7 avril 1979 et le voilà en compagnie d'Élise, sa femme, depuis quarante-sept ans au purgatoire des écrivains.

– *Eh bien, qu'il y reste!* Je crois encore entendre les sarcasmes de plus d'un censeur de mes amis dont certains montraient d'autant moins de gêne qu'ils n'avaient pas même parcouru une ligne de ses livres. Combien de fois, à les écouter, il me semblait que son œuvre ne devait plus que croupir, à jamais anéantie ! Mais très vite la rumeur des bien-pensants s'apaisait et ses livres reprenaient place dans la bibliothèque, sur l'étagère de mes écrivains favoris. Marcel Jouhandeau est un auteur peu lu aujourd'hui. Ses livres le méritent pourtant, qui le siècle dernier ont su attirer de nombreux écrivains, et pas des moindres, de Gide, Rivière, Paulhan à Martin du Gard ; Max Jacob, Cocteau, Leiris, Crevel, en passant par Beauvoir, Sartre et Genet, grand admirateur de *Prudence Hautechaume*. Sans oublier Paul Léautaud, le misanthrope malgré lui. Notons la pluralité des esprits et des milieux littéraires que cette œuvre a su toucher. « Peu importe que mon œuvre ne vaille rien ni pour les autres ni en elle-même, elle est ma vie »¹.

Marcel Jouhandeau est né le 26 juillet 1888 à Guéret, dans la boucherie du père, 18 rue de l'Ancienne Mairie, dite rue des Pommes. C'était le grand frère de ma grand-mère maternelle et le parrain de ma mère. Lien familial qui m'a permis de le rencontrer souvent à Paris quand nous y habitons. Je ne sais pas si j'aimais cet homme mais je sais bien que si le livre fut cardinal durant toute mon existence, c'est à lui que je le dois. À commencer par les grands auteurs grecs et latins qu'il avait étudiés durant sa scolarité au lycée de Guéret. Il lisait à livre ouvert Homère, Platon, Plutarque. Je me souviens, je devais avoir à peine dix-sept ans, en pleine adolescence pourrait-on dire, et j'étais surtout troublé quand il m'expliquait que son christianisme était greffé sur la pensée grecque, que sans Platon, les Pères de l'Église n'auraient pas écrit ce qu'ils ont écrit. Et cela n'était pas tombé dans l'oreille sourde du jeune homme que j'étais, tout pétri des quatre évangiles ! Il faut préciser que ma famille baignait dans de pieuses pensées.

Si j'étais, je l'avoue, fasciné que ce grand-oncle connaisse tant de notoriété, j'aimais surtout les promenades en sa compagnie dans les rues de Paris.

1. *Journaliers*, Éditions Gallimard.

L'œil et l'odorat aux aguets, tout dans la ville lui faisait plaisir. « Viendrais-je à perdre ma bibliothèque, avait-il coutume de dire, le métro et l'autobus tiendraient lieu de l'être. Un ticket le matin, un ticket le soir, et je lirai les visages »¹.

Comme Pierre Michon, Marcel Jouhandeau aimait s'installer dans les salles d'attente des gares pour observer les inconnus comme d'autres les étoiles. « Les étoiles promènent leur lumière, mes inconnus leurs ténèbres ».

Pour Guéret, c'était tout autre chose, car elle demeurait la ville céleste et aucune autre cité ne lui était comparable. C'est là qu'enfant, il restait des heures assis sur sa petite chaise de paille, devant la boucherie paternelle, où aussi ses yeux se sont ouverts sur des visions de tabliers rouges de sang. « La boucherie, mon cher, c'est à quoi votre style doit sa couleur ! » s'écria un jour Colette.

« Théophile se prit à aimer passionnément un jour le petit coin de la rue où il était né. Il en connaissait toutes les pierres et leur secret. Chaque porte s'ouvrait pour lui sur un mystère original, douloureux ou joyeux, devant lequel il avait à se recueillir »².

S'il était né ailleurs, rien selon lui n'aurait été pareil, ni lui-même, ni son œuvre. « Le style qui est le mien n'aurait ni la même solidité qui tient du granit creusois, ni le même relief, ni le même fumet »³. Il donna à sa ville le nom d'une petite fille, amie de sa sœur du temps du couvent des Sœurs de la Croix, et qui jouait si bien la comédie. Elle s'appelait Joséphine Chaminadour. Tout bien pesé : Combray pour Proust et Chaminadour de Jouhandeau, ces deux villes imaginaires, plus réelles que les vraies, ne font cependant pas partie du même monde. La petite ville de Proust sort d'une tasse de thé et d'une madeleine posée dans une soucoupe de porcelaine, celle de Jouhandeau du sang des bêtes sacrifiées. En fait, chacun de nous, dans son enfance, a eu à sa manière son Chaminadour. C'est-à-dire des histoires où il se passait d'étranges aventures comme celles que l'on trouve en particulier dans ses contes et ses nouvelles. C'est curieux comment Jouhandeau est parvenu à sortir du sommeil ses personnages, pour se les approprier, ensuite les transfigurer, comme s'il devait pour les porter au comble d'eux-mêmes, opérer sur eux un travail de sublimation. Il faut bien le reconnaître : fussent-ils les plus humbles et les plus décriés, les hommes

1, 3. *Journaliers*, Éditions Gallimard.

2. *La jeunesse de Théophile*, Éditions Gallimard, 1921.

et les femmes de Chaminadour ont vécu sous sa plume quelque chose d'extraordinaire. Sans doute parce qu'ils étaient observés dans leur vie quotidienne, dans un univers bien réel et avec simplicité.

Guéret n'a jamais pardonné à Jouhandeau, quand bien même n'avait-t-il trahi personne, soucieux que ses personnages si discrets ou méprisés, soient dépositaires de toutes les vertus, pour certains d'une dignité incomparable. Pourtant, aux yeux de ses amis d'enfance, du moment qu'il avait dévoilé le secret des familles de la rue des Pommes et de la place du Marché, le petit Marcel n'était plus devenu qu'un traître à exécuter, car à Guéret, on ne badine pas avec ces choses-là. Dès 1924 ; Jeanne, ma grand-mère jusque-là très unie à son grand frère, commença à se détacher de lui. « Mes livres ont créé entre nous des précipices d'incompréhension »¹. D'ailleurs Chaminadour se révolta. La parution de *Les Pincengrain* où des Guérétois se reconnurent, mit le feu aux poudres. Alors, comme en représailles, le grand crucifix de porcelaine blanche que Madame Pô portait au chevet des morts aurait été aperçu à la brocante de Saint Fiel, le violon de Paul Kraquelin remisé dans un grenier de la rue des Pommes, l'alcôve de la maison où Clodomir a égorgé l'amant de sa femme est devenue un studio cosy pour étudiant et dans le salon d'Amédée, Jules et Gaston, frères coiffeurs place du Marché, on ne vend plus aujourd'hui que des fromages.

« Sans l'amitié de Jacques Rivière, de Martin du Gard, d'André Gide et de Jean Paulhan, comment aurais-je eu la force de braver certaines hostilités, la mauvaise humeur de mes compatriotes et le blâme de ma famille »². Bien des fois, quand il descendait de Paris pour visiter Marie, sa mère, certains voisins que sa venue incommodait laissaient souvent libre cours à leur colère en déversant leur pot de chambre sur le seuil de la maison familiale. Peine perdue ! Dans leur grand jardin, Marie et Marcel se demandaient « ce que sera le Paradis, si l'on peut être si heureux dans un carré de terre »³. En revanche, Paul, le boucher, le père, dans un âge déclinant essayait des affronts. Jouhandeau, dans son œuvre, parle souvent de Madame Pô en souvenir de son culte des morts et de son crucifix de porcelaine blanche. Madame Pô, l'amie de sa mère dont le magasin en face de la boucherie vendait toutes sortes de choses dont des grands saloirs en grès du Berry. Il parle aussi souvent de ses deux filles, ses compagnes de jeux qui avaient le sentiment de toutes les souffrances humaines possibles de Chaminadour. C'était Léontine, son aînée de cinq ans qui avait sa préférence. Leur

1, 2. *Journaliers*, Éditions Gallimard.

3. *Mémorial I*, Éditions Gallimard.

complicité tenait à un égal penchant à se moquer et à s'attendrir : « Notre verve s'exerçait surtout, quand la gaité n'était pas de saison, excitée, je gage, par ce qu'il y avait là de déplacé, d'insolent, de cynique, de sacrilège »¹. Plus tard, elles accuseront leur ami d'enfance de les avoir trompées dans des affaires littéraires. À Chaminadour, la chose était impardonnable et la blessure demeure encore aujourd'hui. Par cette famille de commerçants de la place du Marché qui me met en demeure de ne pas raconter son histoire quand bien même ne sera pas dit le nom de l'aïeul. À la quatrième génération la rancœur est toujours tenace, n'est-ce pas ?

Quoiqu'il en soit, ce mécontentement conduit une nouvelle fois à nous interroger sur le pouvoir insoupçonné de l'écrit. On dit qu'une femme, entre les deux guerres fit construire sa maison route de la Madeleine qui conduit au cimetière pour qu'enfin le jour de l'enterrement de l'ancien ami d'enfance, elle puisse cracher sur son cercueil. La chose n'a pas eu lieu car Marcel ne s'est pas laissé enterrer auprès de sa mère à Guéret, mais d'Élise au cimetière de Montmartre à Paris ! Et pourtant, peu avant sa mort, Jouhandeau écrivait : « Aussi longtemps que Dieu me conservera une conscience personnelle, Chaminadour sera l'essentiel de moi-même ». Pour mémoire, ces quelques lignes, comme un adieu au pays d'enfance, écrites de retour à Paris après avoir visité la tombe de sa mère. Il avait tout de même cinquante ans ! « Chaminadour n'est plus Chaminadour. Je ne m'en étais jamais aperçu comme cette fois. Mon Chaminadour à moi est maintenant tout entier dans l'autre monde ; à part deux ou trois visages et quelques pans de paysages qui, çà et là, émergent avant de s'écrouler tout à fait »².

Aujourd'hui les boutiques de la place du Marché et de la rue des Pommes prennent la poussière et le quartier est déserté. Pas une trace de ce qu'on y vendait autrefois. La nature poursuit son œuvre en nous donnant l'oubli. Alors, allons-nous, comme ceux qui nous ont précédés, sombrer aussi dans l'abîme ?

Je me souviens d'une promenade dans Guéret avec Marthe ma mère, ma grand-mère et son frère. Je me souviens bien qu'en passant rue des Pommes devant la boucherie, à l'appel glacial du nom des morts qu'ils avaient connus dans leur jeunesse, les Pô, les Krauelin, les Bodeau, Prudence, Marie Detribehou qui le prenait petit sur ses genoux pour contempler de plus près tous les détails de son visage, surtout à sa lèvre le baiser de Dieu ou la

1. *Journaliers*, Éditions Gallimard.

2. *Mon adieu à Chaminadour*, NRF Gallimard.

morsure du diable, à cet instant, je me souviens, j'ai vu Jouhandeau pleurer.

C'est ce jour-là qu'on avait croisé l'abbé Mirguet en chemin vers l'église. L'abbé salua tout sourire ma grand-mère. Il n'avait plus que deux dents, mais les plus beaux yeux du monde. Pas un mot pour le frère, pourtant ami de toute une vie, qui demanda ce qu'il avait contre lui.

– *Je ne peux plus tolérer que les confidences que je vous ai faites soient étalées dans vos livres*, a dit l'abbé.

Et ma grand-mère d'interroger son frère. Lui de répondre.

– *Pour qu'il supporte sa propre histoire, j'ai dû y ajouter un peu de légende*. Il faut préciser que s'il se promenait l'âge avancé comme un clochard vivant de pain, d'eau et de géométrie, la soutane si verdie et déchirée que de temps en temps une bigote la nettoyait en même que l'abbé tout habillé dans une baignoire, c'était bien le même homme qui parcourait la ville, métamorphosé en Archimède car Guéret, un jour prochain pourra se vanter d'avoir donné au monde un mathématicien de haute classe que des plus éminents savants venaient consulter.

C'est en février 1914 que Jouhandeau, dans un élan mystique, brûlera par scrupule tout ce qu'il avait écrit auparavant et tentera de se suicider. Il s'en est lui-même expliqué longuement dans son *Essai sur moi-même*. « Ces papiers représentaient tout ce que j'aimais, ma vie intérieure, mes expériences de loin les plus poignantes ». Un bagage alourdi par trente registres de documents, écrits au jour le jour, de 18 à 26 ans, des milliers d'heures avec tant de patience. Il s'empressera d'ajouter que c'est à ce bûcher qu'il devait presque tout ce qu'il avait mérité d'être par la suite. Curieusement c'est à cette époque que débutera une passionnante correspondance avec le poète Jehan Rictus, auteur de *Les Soliloques du pauvre*.

Qui me croira si je dis que c'est bien lui qui m'a initié au surréalisme ? D'ailleurs j'ai retrouvé à la bibliothèque Doucet à Paris le brouillon d'une lettre adressée en 1924 à Max Jacob qu'il m'avait lue, il y a une soixantaine d'années, un jour que je lui rendais visite. Le *Manifeste* d'André Breton l'avait profondément bouleversé et il avouait être plus disposé à aimer la poésie que la raison et une certaine folie de l'aventure d'aucune règle. Aventure passionnelle avec Michel Leiris. D'ailleurs il lui écrit dans la dédicace de son premier livre, *La Jeunesse de Théophile*, en mars 1923 : « Puisse l'intimité de cette semaine envelopper une amitié sans fin ». Et Leiris de lui répondre : « Je crois aussi qu'il y a entre nous quelque chose qui s'est passé dans l'Absolu. Il s'agit là d'une véritable rencontre qui n'a peut-être rien à voir avec ce que les hommes ont coutume de nommer "affection" ou "amitié". Le souvenir est pour moi impérissable... ». Cette même année, il nouera une solide amitié avec Jean Lurçat

après qu'il ait lu le manuscrit de *Prudence Hautechaume*, que le peintre avait tant aimé, au point d'en avoir gardé chez lui cet écrit, « La griffe du lion ». Il est vrai qu'à cette époque, chez les intellectuels, la tolérance était de mise et des Lurçat, Gide, Sartre ou Paulhan, étiquetés à gauche fréquentaient sans difficulté un Jouhandeau du genre « libertaire libéral ».

L'œuvre de Jouhandeau présente deux aspects, outre ses *Journaliers* et les écrits autobiographiques du cycle du *Mémorial*. D'un côté les Contes et les Nouvelles, telles *Les Pincengrain* ou ceux du cycle de *Chaminadour* en entier. Là, il donne du monde et des êtres une vision symbolique à première vue assez paradoxale, et peu à peu il dévoile au fil des pages, leur profonde vérité. De l'autre, des essais d'introspection où, dédaignant tout effet, Jouhandeau abandonne jusqu'au désir de plaire, comme s'il voulait que ses lecteurs soient ceux-là seuls qui le puissent aimer. *L'Algèbre des valeurs morales* ou *De l'abjection* sont des ouvrages écrits dans cet esprit. L'approche de la partie romanesque est plus périlleuse encore. En général, d'un sujet qui lui était proposé par la vie, la vérité objective n'était jamais qu'un point de départ; bien vite c'était pour lui l'occasion de chercher la signification cachée des faits dont le visage apparent n'était plus que trompeur. Avec *Élise* et les *Chroniques maritales*, Jouhandeau ne pouvait pas se mettre sous un joug plus mal assorti et les critiques n'en ont plus fait qu'un héros niais et nigaud de tragi-comédie, en insinuant que l'essentiel de son œuvre désormais ne tenait plus que dans l'analyse de sa vie conjugale, au détriment des trois quarts dont la meilleure part est centrée sur sa ville natale de Guéret.

C'est Marie Laurencin qui lui a fait connaître Élise, une ancienne danseuse de son âge, qui avait créé *Le Jongleur* de Poulenc, *Le Serpentin vert* de Ravel et qui menait une vie mouvementée depuis sa rupture avec la danse. On la surnommait la Caryathis ou Caria, nom inspiré par son allure de statue, et par le rôle de danseuse excentrique qu'à juste titre en 1921, Érik Satie lui avait composé dans *La Belle Excentrique*. Le mariage eut lieu en 1929 avec pour témoins, du côté d'Élise le poète surréaliste René Crevel et Jean Cocteau. Ceux de Marcel: Marie Laurencin et Gaston Gallimard. Très vite, tous les quatre ne purent que constater l'échec de leurs bons offices.

Au centre de la tragédie jouhandélie, il y a Dieu. Par conséquent pour Marcel Jouhandeau, un homme athée n'est plus qu'un homme châtré du côté

de l'âme. En revanche sa foi se tenait à l'écart de celle qu'il était habituel de voir chez les chrétiens de son époque, en particulier dans les rapports très éloignés qu'il entretenait avec le Christ, en opposition à Pasolini, par exemple, qui vouait à Jésus une affection toute particulière. En peu de mot, Jouhandeau parlait beaucoup du Père, et peu du Fils, lisait à longueur de temps la Bible avec plus de faveur pour l'Ancien Testament que pour le Nouveau et sa pensée profonde était celle d'une rivalité de puissance entre Dieu et l'homme. Au mépris de la doctrine catholique, il prétendait qu'en créant l'homme, Dieu, comme un amateur d'imprudence, avait abdiqué un peu de sa puissance. Ainsi l'homme pouvait non seulement se comparer à son créateur mais encore s'opposer à lui, et l'empêchait d'être Dieu tout à fait. « *Toi et moi, les deux derniers solitaires* »¹ disait Jouhandeau à Dieu dans une réplique digne de *Maldoror*.

Je suppose combien tout cela a dû être difficile à avaler pour sa sœur Jeanne, ma grand-mère, catholique pratiquante et très pieuse. Du côté du Vatican, en février 1953, l'Osservatore Romano n'a pas pris de gants lorsqu'il l'a proclamé, « ennemi déclaré de Dieu », plus infâme que « le chétif Gide ». On ne dit pas si le blâme impliquait aussi l'homosexualité bien que l'église catholique soit encore aujourd'hui bien mal placée pour jeter l'anathème.

Jouhandeau a été professeur de français-latin, qu'il a enseignés en classe de sixième durant une trentaine d'années dans un collège parisien de l'enseignement libre. Pour les suspicieux, aucun danger, est-il nécessaire de le répéter, il avait la pédérastie en horreur. Donc Marcel Jouhandeau aimait les garçons. L'éveil lui était venu quand de la fenêtre de sa chambre qui donnait sur la cour de la boucherie, il regardait les jeunes apprentis, qui s'activaient torse nu autour de l'échaudoir aux porcins. Son plus vif plaisir, il le goûta dans l'angoisse et ne devait jamais l'oublier. « Je me souviens de mon innocence et que c'est un enfant de mon âge et de mon sexe, qui a eu raison d'elle. J'avais dix ans peut-être. Toute ma vie sensuelle et sentimentale n'a été que le recommencement de cet assassinat, de mon étonnement, de ce déchirement, de cet arrachement de quelque chose qui tenait en moi aux cheveux et à l'ongle des pieds et des mains ». En fait, c'est en 1903 qu'il ressentit son premier émoi amoureux, durant un enterrement à la Celle Dunoise, à la vue du jeune Louis Lassarre, âgé de 17 ans, en pleurs sur les genoux de sa mère. En quelque sorte *La Pietà* ou la *Mater Dolorosa*. Mais Jouhandeau semble n'avoir réalisé

1. *Journaliers*, Éditions Gallimard.

clairement son penchant homosexuel qu'après la lecture d'un livre sur le roi Guillaume de Prusse acheté à la gare de Limoges. Paradoxalement cette sexualité lui était lourde à porter, parfois lui arrivait-il d'en être effrayé, hanté de la même obsession, celle du péché de son cœur et de son corps. De la sorte le mysticisme de Jouhandeau est né de la conscience douloureuse de ce qu'il nomme son anomalie. Il y revenait sans cesse pour s'expliquer au sujet de ce qui, pour lui, s'apparentait à un vice, soit pour l'adoucir au regard des homophobes, soit pour s'en glorifier. Un leitmotiv incessant qui a accompagné son œuvre entière. « Est-ce un péché? Est-ce une faute? Est-ce que ce ne sont pas mes exigences envers moi-même, dictées par le respect humain, qui sont ridicules? »¹. Cette singulière attitude s'applique bien à son essai *De l'abjection*, que Paulhan éditera dans sa collection « Métamorphoses ».

Le 15 mai 1936, sa mère, sa conscience, meurt. Désormais Jouhandeau osera tout dire et écrire avec une candeur proche de l'impudeur, une dissection de l'homme jusqu'à soutenir que la vraie supériorité n'est pas dans le salut mais dans la perdition et que le mal a toujours une justification divine.

Comment en suis-je arrivé à m'éloigner un temps de mon grand-oncle? C'était en 1968, séduit comme tant d'autres par les idées utopiques de ce joli mois de mai, devenu militant proche de la Gauche prolétarienne, j'ai décidé de rompre tous les liens qui m'unissaient à lui et ce geste, je le regrette encore aujourd'hui. C'est mon épouse qui nous a réconciliés peu de temps avant sa mort. Michèle était impressionnée par *De l'abjection*, paru en 1939, sorte d'essai traitant ouvertement d'homosexualité, ce qui était plutôt rare dans ces temps de sévère censure, voire passible de fortes amendes, surtout d'une peine de prison. C'est entre autres pour cette raison que sur la couverture du livre, le nom de l'auteur manquait, remplacé par trois étoiles. Malgré tout, Jouhandeau signa de son nom les exemplaires de presse et Jacques Prévert, mon beau-père, en était complètement bluffé!

Que s'est-il donc passé au décès de sa mère, Marie, qui n'a jamais été malade qu'à 73 ans, pour mourir? « Un abîme entre hier et aujourd'hui, je n'ai plus de mère ». Elle lui écrivait chaque jour jusqu'à sa mort, année de la rédaction de ce qui deviendra *Le Péril juif*. Quelle signification a cette bouffée antisémite? Il semblerait que cet antijudaïsme médiéval dira Pierre Michon, sorte d'hostilité d'inspiration chrétienne à l'égard du « peuple déicide », lui imputant la crucifixion du Christ, aurait explosé à l'arrivée du Front populaire et Marie Jouhandeau n'était plus là pour contrôler son fils, sous l'influence d'Élise ouvertement antisémite.

1. *De l'abjection*, Éditions Gallimard.

Où s'était égaré l'ami de Max Jacob et de Louis Marcoussis? On cherche mais en vain l'explication d'une telle animosité chez un homme pourtant pétri de philosophie grecque et latine. Michel Leiris, le grand ami des années surréalistes de la rue Blomet, est consterné. «Comment se peut-il que tu n'aies abandonné la position de rigoureuse pureté apolitique qui fut si longtemps la tienne que pour t'abaisser jusqu'à souscrire à cette absurdité démagogique qu'est l'antisémitisme?»¹.

Paulhan aussi lui écrit. «Comment peux-tu être antisémite quand tu dois aux juifs tous ceux à qui tu t'es donné, Marie, le Christ, les apôtres?» Pensons aussi à celui dont Jouhandeau disait que c'était l'homme chez lui qui était son chef-d'œuvre, Max Jacob, qui préféra tourner le dos à son ami, sans comprendre d'où pouvait bien venir cette vindicte inattendue. En 1940, Jouhandeau reconnut lui-même son tort, il lui écrivit pour lui demander pardon et Jacob, juif breton, pardonna pleinement par une longue lettre bouleversante quand on connaît son arrestation quatre ans plus tard par la Gestapo et sa mort à Drancy, en attente d'un convoi à destination d'Auschwitz. De même, il rendra hommage au peintre Louis Marcoussis, décédé pendant la guerre peu de temps après avoir fui Paris et après sa rupture avec son ami, née de ses proclamations antisémites. On se souvient que Marcoussis avait cerné sa gravure du portrait de son ami d'un ramassis de clous rouillés, plantés sur fond rouge écarlate. «Nous ne nous sommes jamais revus. Aujourd'hui, la blessure que j'ai faite à cet admirable ami m'est plus sensible, plus douloureuse qu'elle dut l'être jamais à lui-même»².

Plus tard Jouhandeau expurgera *Le Péril juif* de son œuvre. Il en enverra un exemplaire à son ami Serge Tamagnot, avec une sorte de dédicace testamentaire: «Mon cher Serge, je renie cet ouvrage. Il a été écrit dans un mouvement d'humeur sous l'influence de l'entourage d'Élise. Comment pourrais-je être raciste? Et m'inscrire, moi catholique et croyant, contre le Peuple auquel nous devons la Bible et le Christ?». Mais les écrits laissent des traces et il s'en remettra difficilement. Enfin, pour combler le tout, il ne manquera plus que ce voyage en Allemagne avec Chardonne, Brasillach et Drieu la Rochelle, entre autres. Acte irréversible, même bref, c'était en 1941! Pour sa défense, Jouhandeau dira qu'il avait demandé un Ausweis pour se rendre sur la tombe de sa mère et qu'en guise de réponse on lui aurait imposé de se rendre non pas à Guéret, mais à Berlin... Quant à Paulhan, il lui écrit avec sa malice

1. *Correspondance avec Jean Paulhan.*

2. *Journaliers*, Éditions Gallimard.

habituelle: «Mais quelle idée étrange de t'envoyer en Allemagne, quand tu ne demandais que Guéret! Y a-t-il de pure gentillesse, de l'ironie, du simple intérêt? À ta place, j'exigerais de passer par Guéret.»¹. Il y eut cette faute, c'est certain, mais si elle avait été si grande, aurait-il été invité en 1950 et 1951 dans ses émissions à la RTF par André Gillois, écrivain, animateur de la radio de Londres pendant la guerre, porte-parole du général de Gaulle en 1944, homme de culture et de radio?

Eh bien! Il est loin le 22 mars 1933, il est loin ce temps-là, quand l'écrivain Marcel Jouhandeau assistait à la réunion de l'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires, créée l'année précédente sous l'autorité du Parti communiste, où André Gide prononçait l'allocution d'ouverture qui sera publiée sous le titre «Fascisme». Et nous voilà de nouveau troublés lorsqu'on lit sa lettre, écrite le lendemain à Gide: «Hier soir, j'étais heureux de vous apercevoir sur cette estrade et j'admiraais, j'enviais presque votre foi. Je tiens à vous dire qu'autant qu'il est en moi de force je proteste avec vous contre les violences fascistes et vous prie de disposer de mon nom comme du vôtre»².

Jouhandeau écrit, il a le style, il a surtout le ton, ce qui, comme son ami et éditeur Jean Paulhan le lui disait déjà en 1926, lui permettait «d'écrire tout et rien, et d'être inimitable». Il est vrai que romancier, conteur ou essayiste, Jouhandeau écrit ce qui lui chante, sans souci du public, rien ne lui semblant naturel que de scandaliser, quand il s'agit de mettre au pas la convention et l'hypocrisie. «La poule pond, le lion rugit, j'écris. C'est tout» aime-t-il à répondre avec malice.

Quant à moi, ce n'est pas parce que mon cœur bat du côté gauche, farouchement hostile à l'antisémitisme, que j'irai brûler *Voyage au bout de la nuit* ou *Mort à Crédit* de Louis Ferdinand Céline. Ce n'est pas parce que mon cœur bat au nom du respect des libertés publiques que j'irai vouer au pilori Louis Aragon pour son poème à la gloire du Guépéou ou Paul Éluard quand bien même son *Ode à Staline*. J'aime tant *Capitale de la douleur* ou *Le Paysan de Paris*. J'aime tant ces deux hommes-là! Et comme tant d'autres de mes amis, j'irai célébrer Maurice Blanchot dont l'œuvre immense a suscité les plus vives admirations quand bien même son positionnement politique à une époque a été hautement critiquable. Après cela chacun peut-être juge, censeur ou mouchard à sa guise.

1. Correspondance avec Jean Paulhan.

2. Correspondance avec André Gide.

1982, Leiris évoque, avec soixante ans de recul, les années vingt des surréalistes, au 45 de la rue Blomet, à Paris. « Nous pouvions trouver du merveilleux là même où aucune rupture d'amarres ne s'opérait, et c'est ainsi que malgré la divergence des idées nous reconnûmes comme l'un des nôtres – et cela pour assez longtemps – un écrivain catholique alors très peu connu amené par Max Jacob, Marcel Jouhandeau qui, dans des textes d'une grande pureté classique, parvenait à hausser certains aspects de la vie provinciale jusqu'au niveau du mythe et, dans la vie, avait le don (que seules possèdent de rares personnes) d'appeler les rencontres singulières »¹.

Hugues Bachelot

1. *Correspondance avec Michel Leiris.*

le monde soutènement

~~mon~~ dont mon père ne possédait que la moitié ;

un procès ~~mon~~ s'ensuivit qui une heure ^{tracassé} empêcha d'être funeste ;

~~mon~~ mais fallut. il acheta au prix fort l'immeuble voisin. D'autre part, le contrat qui allait ^{elle} ~~mon~~ signer concluait naturellement pour les avantages au locataire,

toutes les charges ~~mon~~ portées au compte du bailleur. ^{Occasion que l'homme} ~~mon~~ 21 en n'espérait ^{toutefois} à ma mère,

la clairvoyance et le courage ^{par} ~~mon~~, Depuis longtemps, de sa part ^{même} elle observait ^{un malin} les progrès de sa rivale, qui pénétrait

sur le chantier, déjà connu chez elle, ~~mon~~ cordage de soie, chevrons en pièce montée et chaque jour de

degré un degré, ^{je te} ~~mon~~ groupe ^{un peu plus haut} sous échelles ~~mon~~ commandant un engouement ou une commodité de plus aux

~~mon~~ dépens de ^{du communisme} ~~mon~~. C'est un grand matin, avant

midi ~~mon~~, il me semble, à propos ~~mon~~ ^{de} Je revenais, j'étais

~~mon~~ à ce moment ^{critique} ~~mon~~, de la chapelle de l'Oratoire où j'avais rempli les fonctions de

thuriféraire, pendant ~~mon~~ messe de première communion. ~~mon~~ plus loin, à mesure que j'approchais, j'entendais

les vociférations de mon père qui allait et venait, comme un loup en cage ~~mon~~, ~~mon~~

à tort et à travers ^{par} ~~mon~~ d'un bout ^{de son} ~~mon~~ magasin à l'autre ~~mon~~ tout ce qui lui

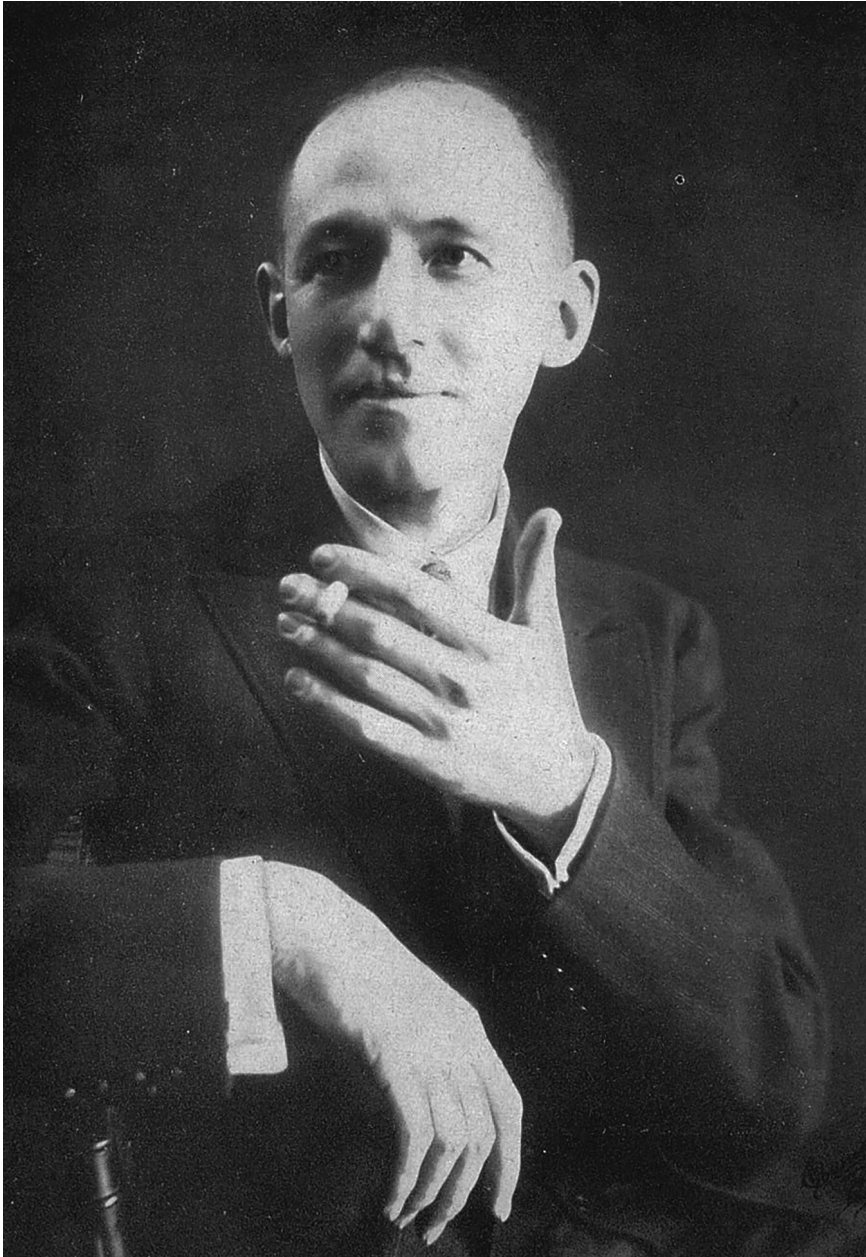
tomberait sous la main, ^{fusils} ~~mon~~ coups, seiers. ~~mon~~ ^{laboure}

envolait et à mesure que l'heure du déjeuner ~~mon~~ approchait ~~mon~~ qui obligeait ma mère à

Cheminée
~~mon~~ que
le docteur
éclata.
Pour que la
d'homme ~~mon~~ fit
plus ou non
Madame ~~mon~~
avait obtenu
mais pas que
de l'autre côté
de la rue elle.
De 1785 à 1800,
~~mon~~ l'ami de
mes yeux et notre
coordonnée au sein
d'organes ~~mon~~
N'importe que les
jours d'habits.
Comme possible

Cheminée
et Madame
le docteur
qui, pour être de
notre
Porte, condamner
~~mon~~ et celle
de 1785 à 1800,
~~mon~~
~~mon~~
~~mon~~
l'ami
de ma mère,
à être borborygmes,
mieux, à
n'avoir qu'une
jambe, que
le docteur
éclata

une haine
surgit ~~mon~~
l'impétuosité ?



Marcel Jouhandeau en 1928, DR.



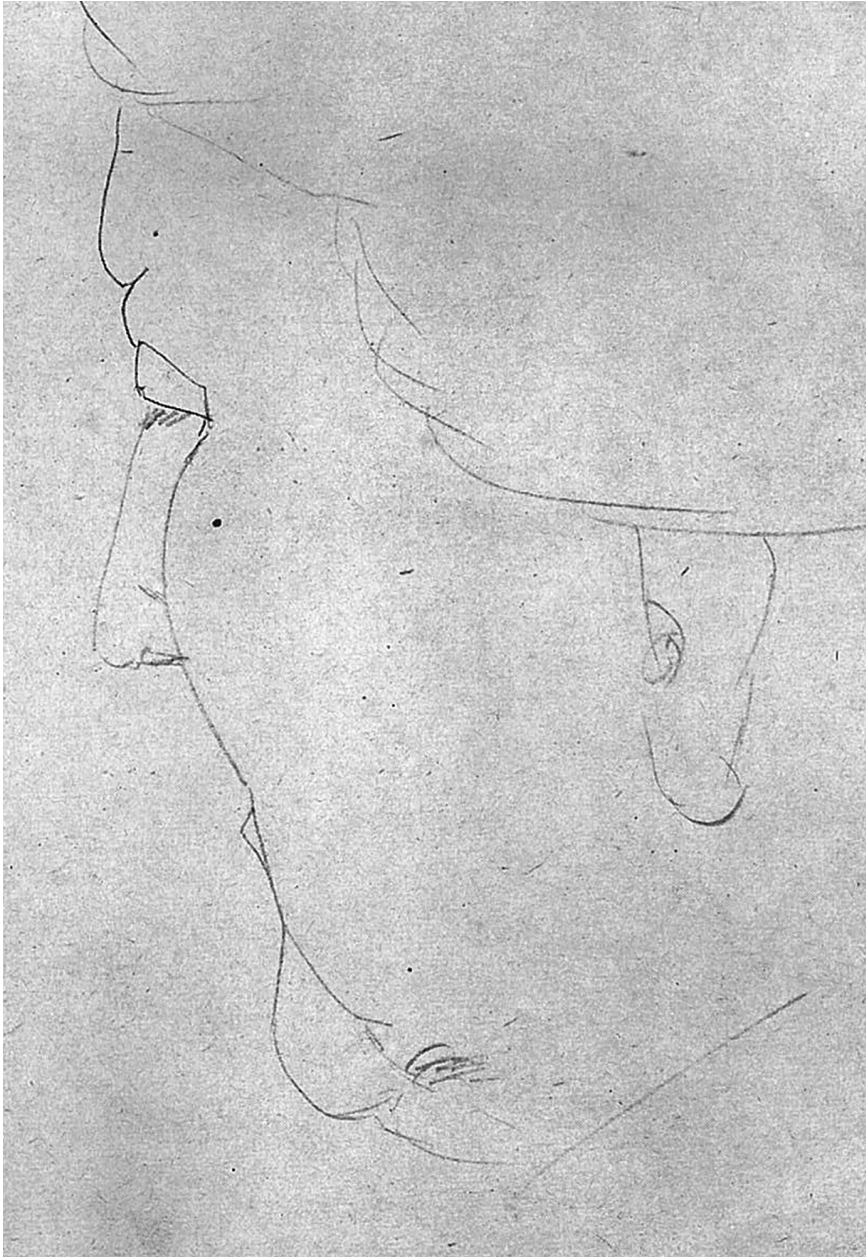
Marcel et Elise. Surimpression dû au hasard et qui semble faite
expès pour illustrer *les Chroniques maritales*, DR.



Marcel et sa mère, septembre 1935, DR.



Cariathis dans le ballet *La belle excentrique* d'Erik Satie, DR.



Sa mère, dessin de Marcel Jouhandeau, 1932, DR.



Véronique, dessin de Marcel Jouhandeau, 1928, DR.

Principales œuvres de Marcel Jouhandeau aux éditions Gallimard

Autour de Chaminadour : *La Jeunesse de Théophile*, *Les Pincengrain*, *Les Térébinthe* avec portrait d'André Masson, *Prudence Hautechaume*, *Le Parricide imaginaire*, *Le Journal du coiffeur*, *Tite-le-Long*, *Binche-Ana*, *Chaminadour*, *Le Saladier*, *La Faute plutôt que le scandale* (éd de Flore), *Cocu, pendu et content*, *La Descente aux enfers* avec lithographies de Georges Braque. Quarto Chaminadour, contes, nouvelles et récits.

Autobiographie : *L'Oncle Henri*, *Requiem...* et *Lux*, *Les Miens*, *Portraits de famille*, *Confidences*.

Cycle du Mémorial : *Le Livre de mon père et de ma mère*, *Le Fils du boucher*, *Apprentis et garçons*, *La Paroisse du temps jadis*, *Le Langage de la tribu*, *Les Chemins de l'adolescence*, *Bon an, mal an*.

Contes d'Enfer : *Brigitte ou la Belle au Bois dormant*, avec dessins de Marie Laurencin (Galerie Simon), *Ximénès Malinjoude*, *Contes d'Enfer*, *Astaroth*, *L'Amateur d'imprudences*, *Azaël*.

Cycle de Céline : *L'École des filles*, *Une adolescence*.

Cycle de Véronique : *Monsieur Godeau intime*, *Véronicana*, *Dernières années et mort de Véronique*.

Cycle d'Élise : *Monsieur Godeau marié*, *Chroniques maritales*, *scènes de vie conjugale* (9 volumes).

Cycle de la Duchesse : *Opales*, *Le Jardin de Cordoue*, *Don Juan*, *Les Argonautes* (éd. Grasset).

Autour de Paris : *Images de Paris*, *Un monde*, *Léonora ou les dangers de la vertu* (éd. de la Passerelle), *Nouvelles images de Paris*, suivies de *Remarques sur les visages*.

Essais : *Éloge de l'imprudence*, (Cahiers du Sud), *Algèbre des valeurs morales*, *De l'abjection*, *Chronique d'une passion*, *Essai sur moi-même*, *Carnets de Don Juan*, *Ma classe de sixième*, *Le voyage secret* (éd. Arléa), *Ces Messieurs* (éd. Lilac), *Éloge de la volupté*, *De la Grandeur* (éd. Grasset), *Note sur la magie et le vol* (éd. Zerbib), *Carnet du professeur* (éd. Horay), *L'École des garçons* (éd. Sautier), *Tirésias* (éd. Arléa), *Éléments pour une éthique* (éd. Grasset), *Carnets de l'écrivain*, *Du pur amour*, *Réflexions sur la vieillesse et la mort*, *Trois crimes rituels*.

Théâtre : *Théâtre sans spectacle* (éd. Grasset), *Léonora ou les dangers de la vertu* (Le manteau d'Arlequin), *Olympias* suivi de *Antistia* et de *Tout ou rien* (Le manteau d'Arlequin).

Correspondances : *Avec André Gide* (éd. Sautier), *Lettres d'une mère à son fils*, *Lettres à Max Jacob* (éd. Droz Genève), *Correspondance avec Jean Paulhan*, *Correspondance avec Michel Leiris*.

Hagiographie : *Vie de Saint Philippe Néri* (éd. Plon).

Animaux et divers : *Petit Bestiaire* avec dessins de Marie Laurencin, *Contes rustiques*, *animaux familiers*, *Animaleries*, *Minos et moi* avec portrait de Marie Laurencin (éd. de la Nouvelle Revue Belge).

Journaliers : 28 volumes sont publiés.



La maison des Jouhandeau, vue du fond de leur jardin, DR.

Plaquette à l'occasion de l'exposition « Marcel Jouhandeau et ses amis »
à la Bibliothèque du Grand-Guéret. (juin-août 2026)

Remerciements à la Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet, à la Bibliothèque francophone multimédia de Limoges, à la Cité internationale de la Tapisserie d'Aubusson.

Merci à Jean Estaque, François Lawnizack et Christian Dussot, Élodie Mandray, Jean-Luc Signamarcheix d'avoir courageusement cru à ce projet, qui sans eux n'aurait pas pris la même tournure.



1. Avril 76

Avec bonjour
Dieu ma consolation
un conscience personnelle
Chamard on
sur l'essentiel
à moi-même,

Paul Jouhande